

2002

300 ans d'histoire spiritaine au service de la mission (1703-2003)

Gérard Vieira

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Vieira, G. (2002). 300 ans d'histoire spiritaine au service de la mission (1703-2003). *Mémoire Spiritaine*, 16 (16). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol16/iss16/5>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.



De g. à dr. et de haut en bas : 1. Claude-François POULLART DES PLACES (1679-1709) ; 2. Louis BOUÏC (1684-1757) ; 3. Pierre CARIS (1684-1757) ; 4. René-Jean Allenou de la VILLE-ANGEVIN (1686-1753) ; 5. Mgr François POTTIER (1726-1792) ; 6. Jacques BERTOUT (1753-1832) ; 7. François LIBERMANN (1802-1852) ; 8. Frédéric LEVAVASSEUR (1811-1882) ; 9. Eugène TISSERANT (1814-1845) ; 10. Mgr Benoît TRUFFET (1812-1847) ; 11. Mgr Jean-Rémi BESSIEUX (1803-1876) ; 12. Mgr Aloÿs KOBES (1820-1872).

300 ans d'histoire spiritaine au service de la mission (1703-2003)

Gérard Vieira ¹

Relater en quelques pages trois cents ans de vie d'une congrégation riche d'expériences multiples, à travers les cinq continents et 57 pays du monde, est un défi difficile à tenir. Les événements n'ont pas la même résonance pour tous et les choix nécessaires pourront donc quelquefois paraître arbitraires. Renvoyant à leurs biographies, on n'insistera pas sur les grandes figures spiritaines, Claude Poullart des Places, François Libermann ou les bienheureux Jacques Laval et Daniel Brottier : à leur propos, on ne signalera ici que l'un ou l'autre fait plus important pour la vie de la congrégation. Le but de cet article est de donner, sur ces trois cents ans, quelques repères essentiels et présenter, aux diverses périodes de cette histoire, quelques spiritains ayant influé fortement sur le travail missionnaire.

1. Gérard Vieira, spiritain, a exercé son apostolat en Guinée, de 1954 à 1967. Il a été expulsé de ce pays en même temps que les autres missionnaires européens. De 1967 à 1998, il occupe, au Sénégal, différentes fonctions, entre autres celle de supérieur principal du district spiritain (Sénégal, Guinée, Guinée-Bissau, Mauritanie). Il est l'auteur de l'ouvrage *Sous le signe du laïcat, l'Église catholique en Guinée*, tome I (1875-1925), tome II (1925-1958) — Diffusion : éditions Karthala —, le tome III étant en préparation. Il est actuellement responsable des Archives générales de la congrégation du Saint-Esprit, à Chevilly-Larue (Val-de-Marne).

Le fondateur : Claude Poullart des Places

Claude Poullart des Places ² n'est pas encore prêtre quand il fonde sa communauté, le 27 mai 1703, fête de la Pentecôte. Son désir est simple : créer un séminaire pour des étudiants pauvres qui accepteraient ensuite de consacrer leur vie à l'évangélisation d'autres pauvres. Dès le début, il envisage un séminaire *apostolique* et non un séminaire pour prêtres diocésains. Les candidats viennent nombreux. En 1704, l'œuvre compte déjà 40 élèves, en 1709 environ 70. Dès le début et très vite, Poullart des Places comprend qu'il n'arrivera pas tout seul à former ces jeunes. D'où l'idée d'associés, formateurs des séminaristes, regroupés dans la *communauté* du Saint-Esprit. Les spiritains proprement dits, directeurs et professeurs, appartiennent à cette communauté : ils sont nécessairement peu nombreux. Dans le grand livre des membres de la congrégation, en un siècle et demi (1703 à 1848), seuls 62 noms sont inscrits. La société fondée par François Libermann ³ atteint ce même effectif en cinq ans ! Même si les perspectives des deux fondateurs sont semblables, *évangéliser les plus pauvres*, les moyens mis en œuvre sont bien différents.

M. Louis Bouïc et la reconnaissance légale du séminaire

Le séminaire va fonctionner sans approbation officielle ni du roi ni de l'évêché. Il est pourtant bien connu d'eux puisque l'un et l'autre accordent des subventions. Ce qui va obliger M. Louis Bouïc ⁴ à chercher une

2. Joseph MICHEL, CSSp, *Claude François Poullart des Places, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit, 1679-1709*, Éditions Saint-Paul, Paris, 1962. Une mise au point plus récente dans ce numéro de *Mémoire Spiritaine* : Joseph MICHEL, « Le chemin de Poullart des Places : un jeune homme riche à la suite du Christ pauvre (1679-1709) », extraite de l'ouvrage récent : Christian de MARE (dir.), *Aux racines de l'arbre spiritain. Claude-François Poullart des Places (1679-1709). Écrits et Études*, Congrégation du Saint-Esprit, 30 rue Lhomond, 75005-Paris, 1998, 422 p.

3. François Libermann ouvrira le noviciat de la société du Saint-Cœur de Marie, à La Neuville, près d'Amiens, le 27 septembre 1841.

4. M. Bouïc, troisième supérieur du séminaire, a succédé à M. Jacques Garnier en mars 1710 ; il exercera cette fonction jusqu'à sa mort, le 2 janvier 1763.

reconnaissance canonique et juridique, c'est un legs de 44 000 livres ⁵ que fait au séminaire l'abbé Lebaigue, prêtre de Saint-Médard, en 1723. Par suite de plusieurs oppositions, M. Bouïc sera amené à renoncer à ce legs, mais il poursuivra ses démarches pour obtenir la reconnaissance légale de son séminaire. Ce qui aboutit à l'octroi des premières lettres patentes de Louis XV, le 2 mai 1726 ⁶. Des oppositions multiples, jansénistes surtout, se manifestent, qui retardent jusqu'en 1734 l'enregistrement de ces lettres par le Parlement. M. Bouïc n'a pas attendu la fin de ces tractations pour acheter, en 1731, une propriété à l'angle de la rue des Postes ⁷ et de l'impasse des Vignes (là où se trouve encore actuellement la maison mère de la congrégation du Saint-Esprit). C'est en 1734 également que Mgr de Vintimille, archevêque de Paris, approuve les *Règles latines* de la congrégation ⁸. Grâce à la persévérance de M. Bouïc, après une dizaine d'années de luttes, la congrégation possède désormais une existence légale.

La communauté du Saint-Esprit devient congrégation missionnaire

Les premières œuvres, extérieures au séminaire, acceptées par M. Bouïc, consistent encore en la direction de séminaires : à Meaux, puis à Verdun. Grignon de Montfort, de son côté, trouve au Saint-Esprit bien des aides pour ses missions intérieures ⁹. L'abbé de l'Isle-Dieu ¹⁰, grand aumônier du roi pour

5. Une livre des années 1720-1730 vaut 42 F de 1996 (d'après le Quid). 44 000 livres représentent donc 1 848 000 francs français (281 725,78 euros).

6. Ces lettres sont confirmées par trois autres, (17 décembre 1726, juillet 1727, 14 avril 1733), *Notes et documents relatifs à l'histoire de la Congrégation du Saint-Esprit sous la garde de l'immaculé Cœur de la B. V. Marie* (désormais : NDH), 1703-1914, Paris, Maison-Mère, 1917, p. 3, 7, 10 et 15.

7. Actuel « 30, rue Lhomond ».

8. Poullart des Places avait seulement écrit des *Règlements* concernant le séminaire et les séminaristes.

9. H. KOREN, *Les Spiritains. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire*, Paris, Beauchesne, 1982 (634 p.) p. 30-32.

10. Ce nom lui vient de l'abbaye qu'il avait reçue en « commende », c'est-à-dire en bénéfice ecclésiastique. Il s'appelait Pierre de La Rue (1688-1779). L'évêque de Québec l'avait nommé son vicaire général en France, surtout en vue de recruter des prêtres pour le Canada.

les colonies, va faire sortir de France la congrégation. Plusieurs prêtres, formés au séminaire du Saint-Esprit et recrutés par lui, partirent en mission au Canada, au séminaire de Québec d'abord, puis dans un travail de première évangélisation ou d'accompagnement pastoral des colons français et des Indiens en Acadie ¹¹. L'abbé de l'Isle-Dieu les tient en grande estime. Ces prêtres, par solidarité avec les Acadiens, sont souvent impliqués dans la guerre franco-anglaise du XVIII^e siècle, ainsi que dans le « grand dérangement », comme on appelle, en ce temps-là, l'exil et la déportation des Français du Canada. Un certain nombre d'Acadiens se réfugient alors dans les îles Saint-Pierre et Miquelon, en 1763 ¹². L'abbé de l'Isle-Dieu, qui servait d'intermédiaire entre le roi et la Sacrée Congrégation de la Propagande, à Rome, suggère de confier ces îles à la congrégation du Saint-Esprit. Cela se réalise effectivement et M. François Becquet, successeur de M. Bouic, est chargé, en 1766, de proposer un préfet apostolique. Il lui envoie ensuite des prêtres du séminaire. C'est le premier territoire confié à la congrégation. « Dans ses lettres à Rome, M. Becquet signera dès lors "Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit" ¹³. »

C'est le même abbé de l'Isle-Dieu qui intervient en faveur de la Guyane. Les jésuites évangélisaient la partie Nord-Est de l'Amérique du Sud. Or leur congrégation est supprimée en 1764. Rome et le roi de France font alors choix du séminaire du Saint-Esprit pour les remplacer ¹⁴. M. Becquet accepte et s'engage à fournir des prêtres, autant que possible formés au séminaire. À la mort de l'abbé de l'Isle-Dieu, le supérieur du séminaire devient lui-même l'intermédiaire officiel entre le roi et la Propagande, en ce qui concerne la nomination des préfets apostoliques et l'envoi des missionnaires.

Un certain nombre de prêtres, anciens élèves du séminaire partent pour les missions d'Extrême-Orient. À cette époque, ils sont obligés, pour cela, de passer par l'intermédiaire des missions étrangères de Paris (MEP) ¹⁵ qui

11. H. KOREN, *op. cit.*, p. 52 à 119. Sur les spiritains en Amérique du Nord, voir : Henry J. KOREN, *Knaves or Knights ? A History of the Spiritan Missionaries in Acadia and North America, 1732-1839*, Pittsburgh, Duquesne University Press, 1962, XII-211 p., à paraître en traduction française adaptée et complétée sous le titre : *Aventuriers de la mission. Les spiritains en Acadie et en Amérique du Nord, 1732-1839*, Paris, Karthala, 2002.

12. Après le traité de Paris qui consacre la ruine de l'empire colonial français.

13. *NDH*, p. 19.

14. Lettres patentes de juillet 1777 : *NDH*, p. 19-20.

15. H. KOREN, *op. cit.*, p. 44-51.

avaient le monopole des transports gratuits sur les bateaux du roi en direction de l'Asie. Bien des « spiritains » partis sous leur couvert, sont considérés maintenant comme « missions étrangères ». Dans la première partie du XVIII^e siècle, « sur les six évêques envoyés par les Missions Étrangères en Extrême-Orient, quatre étaient Spiritains ¹⁶ ».

En Afrique, la congrégation du Saint-Esprit se voit chargé du Sénégal, de façon assez inattendue. MM. Dominique Déglicourt et Jacques Bertout s'étaient embarqués au Havre, le 24 avril 1778, sur *Le Marin*, à destination de Cayenne. Or le bateau s'échoue sur le banc d'Arguin, en face de la côte mauritanienne ; les survivants (dont les deux spiritains) réussissent à gagner la plage et sont faits prisonniers par les Maures. Vendus aux Anglais qui occupent alors Saint-Louis, ils exercent leur ministère pendant quelques heures ¹⁷ avant d'être embarqués vers l'Angleterre. Délivrés par un corsaire français dans la Manche, ils sont interrogés, à Paris, par le ministre de la Marine, ce qui, peut-être, incite celui-ci à organiser une expédition pour reprendre le Sénégal. Bertout, malade, reste en France. Déglicourt repart, s'imaginant aller en Guyane. Il apprend, en cours de navigation, la véritable destination du bateau. La prise de Saint-Louis se fait sans effusion de sang le 29 janvier 1779. M. Déglicourt commence aussitôt son ministère, avec quelques problèmes, car les pouvoirs qu'il avait reçus étaient valables pour Cayenne, mais non pour l'Afrique. M. Becquet lui obtient le titre de préfet apostolique. En 1781, à son retour en France, il sera professeur au séminaire du Saint-Esprit puis à celui de Meaux. M. Bertout, lui, va jouer un rôle essentiel, comme sixième Supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit.

16. H. KOREN, *op. cit.*, p. 44-45. Plusieurs autres évêques d'origine spiritaine seront encore nommés par la suite... Cf. les travaux de Catherine MARIN, notamment deux articles : « Du séminaire du Saint-Esprit à la mission de Cochinchine. Edme Bénétat (1713-1761) », *Mémoire Spiritaine*, n° 1, 1995/1, p. 41-59 ; « Du Saint-Esprit aux Missions Étrangères de Paris, Monseigneur Guillaume Piguel (1722-1771), vicaire apostolique de la Cochinchine », *Mémoire Spiritaine*, n° 11, 2000/1, p. 12-29.

17. Le gouverneur anglais leur accorde le droit de baptiser et de confesser, mais pas de célébrer la messe. Déglicourt et Bertout sont tous deux membres associés de la congrégation. Leur court séjour à Saint-Louis leur permet de voir les besoins spirituels de la population catholique. La plus récente étude : André ZYSBERG, « Rude croisière pour deux missionnaires au siècle des Lumières », *Histoires d'archives*. Recueil d'articles offert à Lucie Favier par ses collègues et amis, Paris, Société des amis des Archives de France, 1997, p. 345-368.

À partir de 1779, le séminaire du Saint-Esprit est chargé de fournir les préfets et les prêtres nécessaires pour le Sénégal¹⁸. Treize préfets vont se succéder jusqu'en 1852 ; ils n'appartiennent pas nécessairement à la congrégation du Saint-Esprit, mais dépendent de son supérieur. C'est le cas aussi des premiers prêtres sénégalais, les abbés Boilat, Fridoil et Moussa, qui ont terminé leurs études au Saint-Esprit. Parmi ces préfets, signalons M. Baradère qui travaille à Saint-Louis entre 1820 et 1822. Il a connu la mère Javouhey¹⁹ et c'est peut-être de lui que celle-ci a hérité la passion d'un séminaire pour enfants noirs. Baradère souhaitait qu'ils soient formés sur place²⁰. Avant d'envoyer en France les jeunes séminaristes, Anne-Marie Javouhey envisageait de créer un séminaire à Dagana, sur le fleuve. De 1852 à nos jours le préfet apostolique, puis l'évêque, de Saint-Louis sera toujours un spiritain.

La Révolution française et ses suites

Au moment de la Révolution française, la congrégation est menacée de disparaître : le 2 novembre 1789, tous les biens ecclésiastiques sont confisqués. Mais surtout, le 18 août 1792, l'Assemblée législative supprime les congrégations, notamment le Saint-Esprit. La confiscation des immeubles devient réelle. Pourtant, sur le plan religieux, la communauté garde son existence canonique tant qu'il y aura un supérieur et des membres vivants²¹. M. Jacques Bertout, neveu de M. Duflos, va en assurer la survie. Réfugié en Angleterre pendant les années difficiles et sanglantes de la Révolution, il revient en France au début de 1802, revoit M. Duflos²², et pense à la

18. En fait, pour Saint-Louis et Gorée, les deux comptoirs français.

19. Cf. la récente biographie : Geneviève LECUIR-NEMO, *Anne-Marie Javouhey, Fondatrice de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Cluny (1779-1851)*, Paris, Karthala, 2001, 427 p. (Coll. Mémoire d'Églises).

20. Baradère avait un frère, Eléonore Germain, spiritain, qui sera supérieur du séminaire de Tarbes. Pour les idées de M. Baradère, voir sa lettre du 25 mai 1821 au supérieur du Saint-Esprit, Arch. CSSp, 3 I 1.3c n° 38.

21. M. Jean-Marie Duflos a succédé à M. Becquet le 6 novembre 1788. Après les événements de 1792, il ne reste avec lui à Paris que trois professeurs du séminaire.

22. Celui-ci, perclus et presque retombé en enfance, n'est plus en mesure de diriger, et encore moins de restaurer la congrégation. Il meurt le 28 février 1805.

réorganisation de la congrégation. C'est Napoléon qui dirige les destinées de la France à l'époque. Dans son souci de « rationaliser » les choses, il décrète qu'il n'y aura qu'une seule congrégation pour les missions étrangères. En fait, ce sont les lazaristes qui restent privilégiés. Cependant M. Bertout continue ses rencontres avec les autres supérieurs de congrégations, mais aussi avec les nouveaux dirigeants de la France, en particulier M. Portalis, ministre des Cultes. Il obtient ainsi le rétablissement du séminaire du Saint-Esprit par le décret impérial du 23 mars 1805²³. Ce décret porte mention expresse de l'orientation du séminaire vers les missions. Une partie des biens lui est rendue, mais l'immeuble de la rue des Postes avait été loué à M. Pierre Angar, puis vendu à Mme veuve Angar²⁴ en 1796. Celle-ci, favorable aux prêtres, logeait, pendant ces années dures de la révolution, M. Duflos et l'un ou l'autre de ses confrères. En avril 1805, Bertout devient membre du *Conseil Supérieur des Colonies*. Ce conseil avait été fondé par le cardinal Fesch, grand aumônier de l'empereur, archevêque de Lyon et chargé des missions d'outre-mer. En octobre 1808, M. Bertout ouvre, dans une maison louée²⁵, un petit *collège préparatoire aux missions*. Ses patientes tractations sont à nouveau mises en échec en septembre 1809, quand Napoléon est excommunié par le pape Pie VII²⁶. L'empereur se fâche et supprime toutes les mesures prises en faveur des différents instituts reconnus. Mais ce décret ne semble pas avoir eu d'effet réel²⁷. Après la chute de l'empereur, Louis XVIII, par ordonnance du 3 février 1816, redonne à la congrégation du Saint-Esprit son existence légale et la personnalité civile²⁸. En même temps, elle est réintégrée, théoriquement, dans son ancienne maison de la rue des Postes : elle devait se concerter avec l'Université, car les bâtiments étaient occupés alors par l'École Normale. En 1817, après beaucoup de péripéties et malgré l'opposition du ministre des Cultes, M. Bertout réussit à racheter aux

23. NDH, p. 25-26.

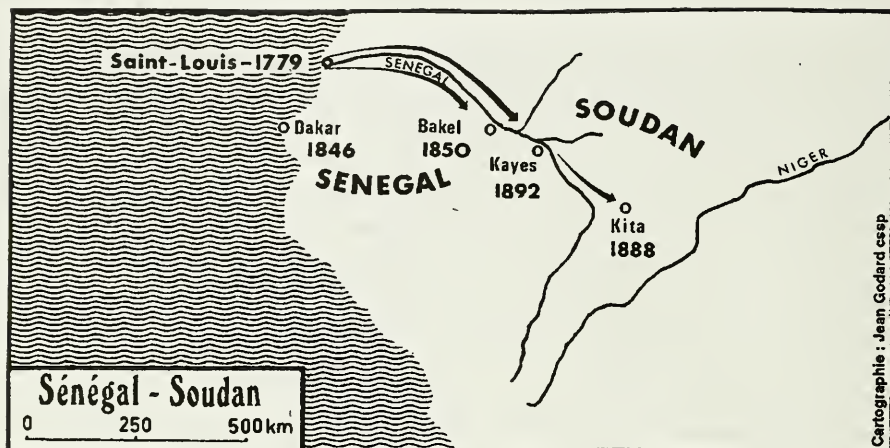
24. Ils avaient un fils prêtre, André, vicaire à Paris, massacré avec beaucoup d'autres dans la prison des Carmes en 1792 et béatifié depuis comme confesseur de la foi et martyr. Cf. : Arch. CSSp, dossier La Croix Valmer, 2G 12 1 a4 : Jean LETOURNEUR, « Congrégation du Saint-Esprit et Séminaire colonial » et 1792. *Les massacres de septembre (Les Carmes, L'Abbaye, Saint-Firmin)*, Paris, Éd. Mairie du VI^e arrondissement, 1992, p. 135.

25. Au 33, rue du Cherche-Midi. M. Bertout loge à la rue du Bac.

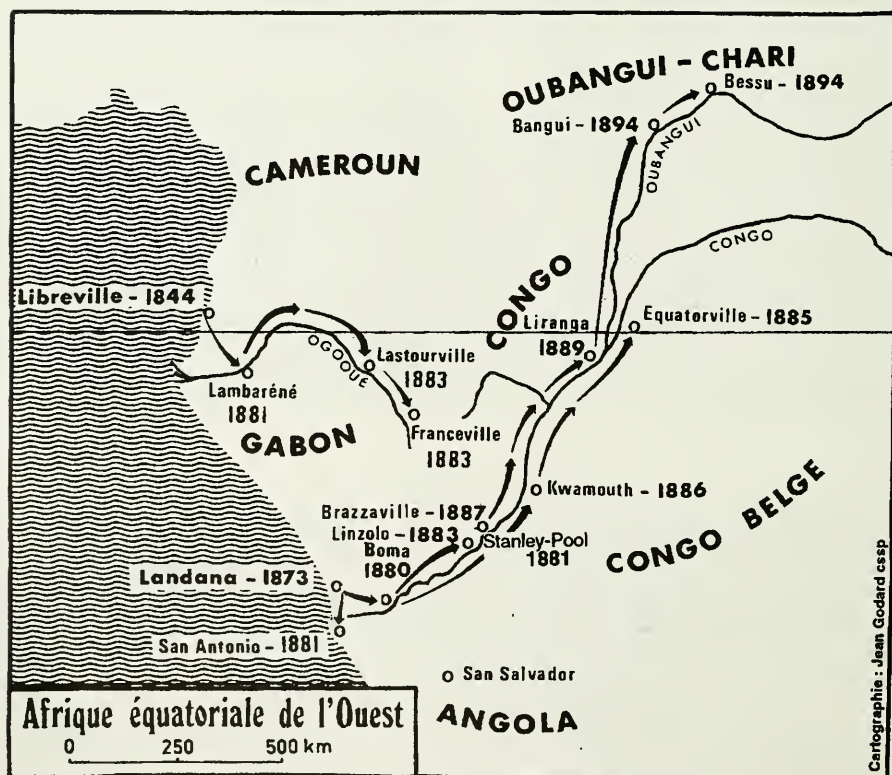
26. Les troupes de Napoléon avaient envahi les États pontificaux.

27. NDH, p. 27 : « Ce décret, rendu *ab irato*, [...] est regardé comme illégal. »

28. NDH, p. 29-31.



EXPEDITIONS SPIRITAINES PAR VOIE D'EAU



héritiers de M^{me} Angar les anciens locaux du séminaire du Saint-Esprit ²⁹. L'accord est passé devant notaire le 13 septembre. Cet accord est ratifié par l'ordonnance royale du 21 décembre 1819. Celle-ci précise que la congrégation est spécialement chargée de fournir les prêtres nécessaires au service paroissial dans les colonies ³⁰. L'Université se fait tirer l'oreille pour quitter les lieux. C'est pourtant chose faite en fin 1822 ³¹. M. Bertout agissait en tout cela comme supérieur de fait ; il ne sera élu canoniquement que le 16 juillet 1826, par les sept membres qui restent de la congrégation. Sans attendre d'avoir de titre officiel, il a donc sauvé la congrégation, matériellement et légalement.

Cependant le nombre de ses membres est tellement minime que l'existence même de la congrégation reste en danger. Bertout meurt le 10 décembre 1832. M. Amable Fourdinier lui succède et pense à associer à la congrégation les prêtres du clergé colonial, mais ceux-ci, dans leur grande majorité repoussent le projet. À la mort de M. Fourdinier (5 janvier 1845), M. Nicolas Warnet lui succède pour quelques mois, à titre transitoire. Après lui, M. Alexandre Leguay reprend sous une autre forme l'idée d' étoffer la congrégation. Il imagine deux catégories de membres, les membres proprement dits et les affiliés. Il prévoit également une orientation unique vers les missions, le Saint-Esprit dépendant alors directement de la Congrégation de la Propagande. Ces nouvelles dispositions sont approuvées par Rome le 21 février 1848. En fait, le problème du personnel de la congrégation ne sera résolu vraiment que par l'union avec la société du Saint-Cœur de Marie ³².

François Libermann et la société du Saint-Cœur de Marie

François Libermann, qui n'est encore que séminariste, entre en scène en 1840, quand il part à Rome, contre toute prudence humaine, sur une intuition intérieure ou plutôt dans la lumière de l'Esprit ³³. Le 11 mars, il présente un

29. NDH, p. 31-33.

30. Le ministère de la Marine et celui de l'Intérieur financent l'essentiel de l'achat, par un secours de 106 000 F.

31. En réalité cela est devenu possible après la parution de l'ordonnance de Louis XVIII (6 septembre 1822) qui, à la suite de divers incidents, supprime l'École Normale.

32. Sur cette période, cf. : NDH, p. 39-46.

33. Paul COULON et Paule BRASSEUR, *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Cerf, Paris, 1988, 938 p. Dans cet ouvrage, qui rassemble un certain nombre de

mémoire à la Propagande où il expose le projet de « l'Œuvre des Noirs ³⁴ » et de la société qui pourrait le réaliser ³⁵. La Propagande est favorable au projet, mais, pour qu'il aboutisse, il faut que Libermann accède au sacerdoce. Les choses, ensuite, s'enchaînent très vite, jusqu'à l'ordination sacerdotale, le 27 septembre 1841 (par l'évêque d'Amiens), grâce à la bienveillance de Mgr Collier qui l'incardine à son vicariat apostolique de l'île Maurice ; l'ouverture du noviciat des Missionnaires du Très Saint Cœur de Marie, le 27 septembre 1841, et le départ des premiers missionnaires. Dès cette année 1841, Libermann envoie le P. Jacques Laval ³⁶ à l'île Maurice, sans que celui-ci ait le temps de faire son noviciat. Mgr Collier réussit à l'emmener avec lui quoiqu'il ne soit pas Anglais. On condescend à le laisser s'occuper des esclaves affranchis. On sait avec quel succès il accomplit sa tâche. Son tombeau est actuellement un lieu de pèlerinage, non seulement pour les chrétiens, mais aussi pour les hindous et les musulmans. Les deux initiateurs de l'Œuvre des Noirs vont en mission : Frédéric Levavasseur ³⁷ repart à l'île Bourbon en février 1842 et Eugène Tisserant gagne Haïti en août 1843.

contributions, on trouvera une excellente « chronologie biographique » : p. 89 à 129. Pour une présentation plus développée de l'itinéraire de Libermann, voir dans ce numéro de *Mémoire Spiritaine*, la contribution : Paul COULON, « Le chemin de Libermann : de l'Exode d'Israël à la kénose du Serviteur (1802-1852) ». De même, pour le développement des initiatives missionnaires de Libermann, voir l'article du P. Adolphe CABON : « De Saverne aux îles lointaines et à l'Afrique : l'œuvre missionnaire de Libermann. »

34. Au départ de son projet, deux séminaristes de Saint-Sulpice : Frédéric Levavasseur, originaire de l'île Bourbon (La Réunion) et Eugène Tisserant, de Saint-Domingue (Haïti), qui ont sollicité les conseils et l'aide de Libermann.

35. « Petit Mémoire sur les Missions étrangères », COULON et BRASSEUR, *op. cit.*, p. 197-205. Dans ce Mémoire, il est précisé : « Pour le choix du lieu de la Mission : Nous avons arrêté nos vues sur deux endroits. [...] St. Domingue [et] l'île Bourbon [...] ». Par la suite, les circonstances amèneront l'envoi de missionnaires du Saint-Cœur de Marie sur les côtes d'Afrique. Lors de son séjour à Rome, Libermann rédige aussi la *Règle provisoire des missionnaires du Très Saint Cœur de Marie* (COULON et BRASSEUR, *op. cit.*, p. 206-209).

36. Joseph MICHEL, CSSp, *Le Père Jacques Laval, le « saint » de l'île Maurice, 1803-1864*, Beauchesne, Paris, 1976 (4^e édition, 1990, 468 p.). Jacques Laval a été béatifié le 29 avril 1979.

37. Frédéric Levavasseur écrivait son nom en un seul mot, ainsi que les historiens récents. L'usage historique dans la congrégation — *Notes et Documents* du P. Cabon, biographie par Mgr Le Roy — a imposé l'usage, devenu commun, de l'écrire en deux mots — Le Vavasseur —, sans doute pour le ramener à l'écriture originelle normande de ce nom de famille. Nous respectons le choix pris par chaque auteur dans les différents articles...

La même année, Mgr Edward Barron (d'origine irlandaise, vicaire général du diocèse de Philadelphie, États-Unis), qui vient d'être nommé vicaire apostolique des Deux-Guinées ³⁸, se rend à Notre-Dame des Victoires et, par l'entremise de l'abbé Desgenettes, rencontre le P. Libermann. Il en obtient les sept premiers prêtres du Saint-Cœur destinés à l'Afrique. Trois jeunes de Bordeaux leur sont adjoints, qu'on baptisera du nom de « Frères ». Le 13 septembre 1843, ils quittent la France sur les *Deux Clémentines*. Ce premier voyage aboutit à une catastrophe. En six mois, sept personnes vont mourir, dont cinq du Saint-Cœur. Deux autres vont rentrer précipitamment en Europe ou en Amérique. Seuls survivants, le P. Jean-Rémi Bessieux et le Frère Grégoire Sey, aboutissent finalement à Libreville, le 29 septembre 1844, et y fondent la mission Sainte-Marie du Gabon. Au noviciat de La Neuville, on les croit morts eux aussi et l'on célèbre pour eux les messes rituelles des défunts. Tous les novices se portent volontaires pour les remplacer.

Découragé par cet échec, Mgr Barron se rend à Rome, donne sa démission et suggère que le vicariat des Deux-Guinées soit confié à la congrégation du Saint-Cœur de Marie, ce qui devient effectif en 1846. Mais, sans attendre, deux groupes de trois sont repartis et cette fois, ont l'ordre de s'arrêter à Gorée. Les premiers y arrivent le 26 juillet 1845. Mais c'était sans compter avec le juridisme de M. Leguay, supérieur du Saint-Esprit. Comme les « Libermanistes » ne sont pas passés par lui, il donne ordre de leur refuser la juridiction. La seule solution, c'est alors de s'établir en dehors des colonies françaises. Un terrain est obtenu sur la presqu'île du Cap-Vert près d'un hameau appelé Ndkarou. Une première messe y est célébrée à l'occasion de la pose de la première pierre de la maison d'habitation, le 15 février 1846. Entre temps, le nouveau préfet apostolique des Deux-Guinées, le P. Tisserant, chassé de Haïti et réorienté vers l'Afrique, meurt avant même d'arriver dans sa mission, victime du naufrage du *Papin*, le 7 décembre 1845. Le P. Libermann choisit alors un Savoyard pour le remplacer ³⁹, Mgr Truffet. Celui-ci arrive le 5 mai 1847 à Gorée, le 8 à Dakar et y meurt le 23 novembre, victime de son idéalisme et de sa

38. Le vicariat apostolique des Deux-Guinées comprend alors toute la côte ouest de l'Afrique, du Sénégal au sud de l'Angola.

39. La Savoie — qui n'est pas française — n'était pas impliquée dans les rivalités coloniales de l'époque.

méconnaissance de l'Afrique⁴⁰. Par contre, sa pensée missionnaire, en parfait accord avec celle de Libermann, s'est exprimée en termes prophétiques⁴¹.

L'année 1848 est d'une grande importance pour la congrégation. Deux nouveaux évêques sont nommés pour les Deux-Guinées, Mgr Bessieux et Mgr Kobès. Le P. Libermann se disait : s'il en meurt un, au moins l'autre pourra faire face à la situation ! À Paris, le P. Leguay démissionne le 29 février et, dès le 2 mars, il est remplacé par le P. Alexandre Monnet. Celui-ci avait travaillé à l'île Bourbon, au service des Noirs, avec le P. Levavasseur. Son regard sur les fils de Libermann est tout différent de celui de son prédécesseur. Les négociations sont alors reprises⁴² en vue de l'union des deux congrégations. Le P. Jean-Baptiste Loevenbruck, bien connu dans les milieux romains, est envoyé à Rome pour négocier cette union. L'acte définitif est signé le 24 août 1848 et l'approbation de la Propagande est donnée le 10 septembre de la même année : le Saint-Cœur de Marie disparaît et ses membres sont invités à s'intégrer au Saint-Esprit. La Propagande ayant choisi le P. Monnet comme vicaire apostolique de Madagascar, tout naturellement, le P. Libermann est élu onzième supérieur de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, le 23 novembre 1848⁴³. Sur le terrain, cette solution règle tous les problèmes de juridiction et apporte au Saint-Esprit des membres nombreux et bien formés en vue de la mission. D'un autre côté, les missionnaires du Saint-Cœur de Marie, congrégation non reconnue jusqu'alors, trouvent une

40. Dès que le P. Libermann apprendra cette mort et ses circonstances, il donnera ordre au supérieur de Dakar, le P. Arragon, de changer le régime alimentaire.

41. Voir COULON et BRASSEUR, *op. cit.*, p. 401-546.

42. Engagées trois ans auparavant, du temps de M. Fourdinier, elles n'avaient pas abouti.

43. Arch. CSSp, 1C 1 1a : *Registre des délibérations du conseil général de la congrégation du Saint Esprit*. Michel LEGRAIN, « Une union de congrégations au XIX^e siècle : le 'Saint-Esprit' et le 'Saint Cœur de Marie' », COULON et BRASSEUR, *op. cit.*, p. 695-727. Une version plus développée a été donnée dans trois articles de Michel LEGRAIN : « Le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie : préliminaires à une union de congrégations », *Mémoire Spiritaine*, n° 7, 1998/1, p. 7-27 ; « Le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie : une union de congrégations au XIX^e siècle. L'aboutissement », *Mémoire Spiritaine*, n° 8, 1998/2, p. 7-30 ; « Le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie : après l'union, une fidélité mal comprise », *Mémoire Spiritaine*, n° 12, 2000/2, p. 34-55.

existence légale, tout en conservant pratiquement leur façon de vivre la vie religieuse. Parmi eux cependant, plusieurs auront du mal à accepter cette disparition de leur institut et la tendance sera de considérer le P. Libermann comme le premier supérieur d'une société nouvelle ⁴⁴. La congrégation ainsi renforcée garde évidemment le « séminaire colonial » et reste chargée des « colonies françaises », c'est-à-dire de Saint-Pierre et Miquelon, la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe ⁴⁵, l'île de la Réunion et les deux comptoirs du Sénégal. Un gros dossier attend le nouveau responsable, c'est la création des évêchés dans toutes ces colonies. Le P. Libermann mènera à bien cette négociation avec le gouvernement français comme avec la Propagande et les premiers évêques seront nommés en 1850.

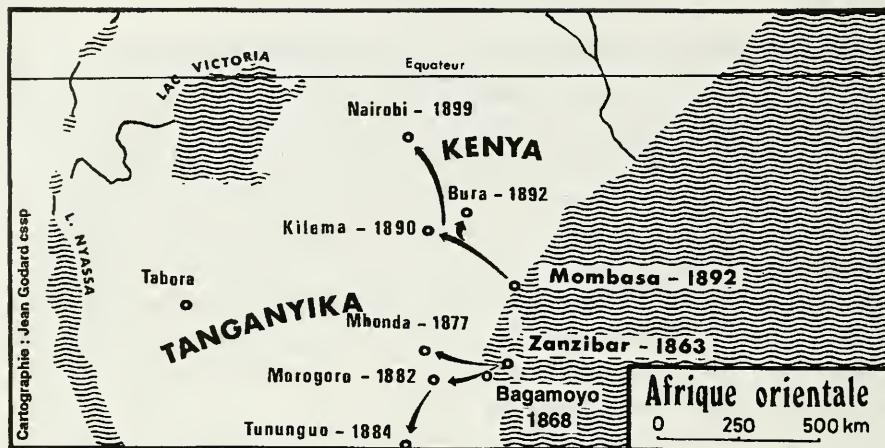
L'engagement dans les îles va entraîner quelques difficultés entre la maison mère et les évêques des Deux-Guinées. Au cours même du voyage pour rejoindre le Sénégal, fin février 1849, Mgr Bessieux et Mgr Kobès écrivent une lettre au P. Libermann et la postent à Cadix en Espagne. Les deux évêques demandent au supérieur que celui-ci abandonne les anciennes colonies et leur réserve tout le personnel ⁴⁶. Dans le même sens, ils voudraient que la maison de Bordeaux soit fermée ⁴⁷, mais quand le P. Libermann, à contre cœur, propose cette fermeture à l'archevêque de Bordeaux, cela fait tant de bruit que le projet est abandonné. Les conseillers du supérieur ne sont pas du tout d'accord avec cette façon de voir des évêques d'Afrique. C'eût été réduire la congrégation à l'ancien rôle du séminaire du Saint-Esprit. La grande part du personnel sera tout de même envoyée, les

44. Ainsi, le P. ESCHBACH titre sa biographie : *Le R. P. Libermann, premier supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie*, Tours, Mame, 1874, 144 p.

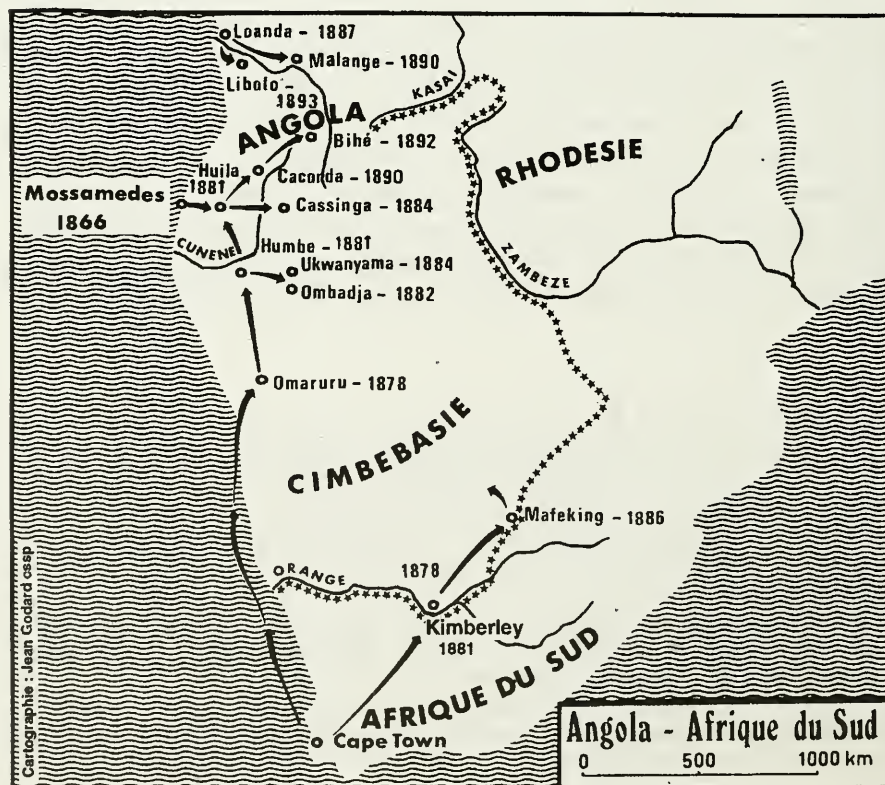
45. Cf. la synthèse la plus récente sur l'histoire religieuse de cette région : Philippe DELISLE, *Histoire religieuse des Antilles et de la Guyane françaises. Des chrétientés sous les tropiques ? 1815-1911*, Paris, Karthala, 2000, 347 p. (Coll. Mémoire d'Églises). Du même auteur, voir aussi : *Renouveau missionnaire et société esclavagiste. La Martinique : 1815-1848*, Paris, Publisud, 1997, 404 p.

46. Les deux évêques emmenaient pourtant avec eux quatre prêtres (Clément, Poussot, Duby, Luiset), deux diacres (Lairé et Peureux), trois Frères (Louis, Jules et Amand) ; ainsi que six religieuses de Castres. *ND*, t. 11, p. 83 et 627.

47. La maison de Bordeaux avait été ouverte, en mars 1847, sur les instances de M. Germainville. Cf. Georges-Henri THIBAUT, « Homme d'œuvres entreprenant, ami du P. Libermann, M. Germainville (1806-1881) », *Mémoire Spiritaine*, n° 6, 1997/2, p. 119-142.



EXPEDITIONS SPIRITAINES PAR VOIE DE TERRE



premières années, au vicariat des Deux-Guinées, surtout après l'échec de la mission d'Australie (1845-1848) ⁴⁸.

La congrégation du Saint-Esprit en France au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle

Avant de mourir, le 2 février 1852, le P. Libermann avait exprimé le souhait d'avoir le P. Ignace Schwindenhammer pour successeur. Celui-ci est sans doute l'un des supérieurs les plus contestés, dans l'histoire de la congrégation. Le premier reproche que lui font certains de ses confrères de l'époque, c'est de passer beaucoup de temps dans des directions spirituelles pour des personnes pieuses ou des religieuses. La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e sont des périodes riches en phénomènes mystiques et le P. Schwindenhammer semble s'être trouvé à l'aise dans cette ambiance. Il exigeait aussi de chaque membre de la congrégation une lettre périodique de direction, même pour ceux qui se trouvaient au loin. Il créa assez vite une administration très centralisée : pour la moindre des choses, il fallait s'adresser à lui et, en tout cas, lui rendre compte. Par le fait même, il a considérablement développé les archives spiritaines, car tout était numéroté et conservé ; c'est le côté positif de la chose ! Avec les religieuses, il ira assez loin dans des projets d'union, en particulier avec les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Dans la ligne des premiers supérieurs du Saint-Esprit, il accepte, pour la congrégation, la création et la direction du Séminaire français de Rome (1853). Depuis Poullart des Places, les spiritains avaient toujours rejeté le gallicanisme et le jansénisme ; ils paraissent donc doctrinalement sûrs ⁴⁹.

Le P. Schwindenhammer va aussi investir beaucoup en France dans les collèges, les orphelinats, les pénitenciers pour enfants ⁵⁰. Ces établissements étaient souvent créés par un prêtre diocésain voulant remédier à une misère

48. Cf. Thomas O'MALLEY, *Tales Without Reason. Forgotten Heroes of the Apostolate in 1840s Australia*, Dublin, Columba Press, 2001, 126 p., 3 cartes, illustrations.

49. Il y aura pourtant, quelques soixante-dix ans plus tard, la crise de l'Action française. Cf. Jacques PRÉVOTAT, *Les catholiques et l'Action française. Histoire d'une condamnation. 1899-1939*, Paris Fayard, 2001, en particulier p. 478-480.

50. Jean ERNOULT, *Histoire de la Province spiritaine de France*, Congrégation du Saint-Esprit, Paris, 2000, 454 p. (diffusion : Karthala), deuxième partie : « Les lieux spiritains en France », p. 335 s.

réelle. Avec le développement de l'œuvre, il n'arrivait plus à la maîtriser et cherchait alors une congrégation qui puisse la prendre en charge ; certains voulurent en rester directeur ou supérieur, d'où, en plusieurs circonstances, des problèmes, en particulier de finances. En 1853, désirant s'implanter en Bretagne et sur la proposition de Jean-Marie de la Mennais, les spiritains acceptent la direction du collège de Ploërmel. C'est un succès, mais les Frères de l'Instruction chrétienne craignent d'être absorbés par les spiritains et, dès l'année suivante, l'expérience est arrêtée. Le P. Collin, qui dirigeait le collège, et ses confrères (quatre pères et six frères) occupent alors, en 1854, diverses fonctions au collège de Gourin (Morbihan), où l'abbé Maupied, son fondateur, reste supérieur. Celui-ci fait entrevoir aux spiritains la possibilité d'acquérir l'abbaye de Langonnet, à quelques kilomètres de là. Le P. Levavasseur vient lui-même pour les démarches et, en juin-juillet 1858, petits séminaristes étudiant dans le cadre du collège de Gourin, philosophes, jeunes élèves du séminaire des colonies, tout le monde déménage à Langonnet. En 1855, la congrégation du Saint-Esprit se voit confier la « Colonie agricole de Saint-Ilan ». C'était un pénitencier pour enfants, fondé par M. de Clésieux et dirigé par les Frères Léonistes ; ces derniers acceptent de s'intégrer à la congrégation du Saint-Esprit ⁵¹. Évidemment ces écoles absorbent beaucoup de personnel : vers la fin du siècle, Saint-Ilan accaparait six Pères et trente-quatre Frères ⁵². En 1856, la congrégation accepte le don de la propriété familiale d'une religieuse visitandine de Riom, Sœur Marie-Emmanuelle Andraud, et crée à Cellule, en accord avec elle, un orphelinat, un noviciat de frères et une école qui sera transformée en petit séminaire ⁵³. En juillet 1863, le P. Schwindenhammer achète la propriété de Chevilly (actuel Val-de-Marne), pour y installer noviciat et scolasticat. Dès Pâques 1864, 50 scolastiques viennent occuper les anciens haras. On rapporte aussi, dans un ossuaire, puis dans la chapelle construite pour cela, les restes du P. Libermann. Pendant 60 ans, on n'arrêtera pas de construire. En 1866, le P. Schwindenhammer accepte de prendre en charge une cité ouvrière à Toulon, avec école, patronage, aumônerie des marins. Dans le personnel se

51. Cf. Édouard LOISY, *Saint-Ilan, 1843-1993, 150 ans au service des jeunes*, Saint-Brieuc, Les Presses bretonnes, 1993, 432 p.

52. Au 1^{er} janvier 1873, le supérieur de Langonnet présentera une liste de 54 Frères pour Saint-Michel, la colonie pénitentiaire de Langonnet : Arch. CSSp, 2G 20.4b1.

53. Arch. CSSp, (Chevilly, Cellule) 2G 10.1a1.

trouvaient deux frères et un domestique d'origine allemande, ce qui occasionne crise et fermeture au moment de la guerre de 1870. Un procès s'en suivra, gagné par la congrégation, mais la situation reste difficile, à cause d'une municipalité anticléricale, et Toulon est abandonné en 1876. Entre temps nous est offerte, en 1874, à Beauvais (Oise), la direction de l'archiconfrérie de Saint-Joseph, ainsi que l'aumônerie du pensionnat des Frères des Écoles Chrétiennes. À côté de ces œuvres, le P. Amet Limbour commence, le 15 octobre 1875, l'école des Clercs de Saint-Joseph⁵⁴. En 1875, les spiritains prennent la direction du collège de Langogne (Lozère), jusqu'en 1883. En 1876, c'est le tour de Merville (Nord) qui tiendra jusqu'aux lois de 1903⁵⁵. Pendant une année scolaire (1876-1877), une équipe spiritaine assure également la marche de l'école de Gravelines, près de Dunkerque, mais le P. Ott, son directeur, s'aperçoit assez vite qu'il n'y a là aucun avenir pour la congrégation. Le conseil général avait accepté l'offre pour faire plaisir au cardinal archevêque de Cambrai, mais sans vérifier suffisamment les renseignements donnés. En 1878, on fait appel à la congrégation pour tirer l'orphelinat de Mesnières⁵⁶ d'une situation difficile. Jusqu'aux lois de laïcisation, ce sera une œuvre importante qui comptera (en 1891) une école professionnelle de 110 élèves, 70 petits scolastiques, 300 pensionnaires du primaire, encadrés par trois pères et trente-deux frères. En 1880, la congrégation prend en charge le collège de Rambervilliers, dans les Vosges, jusqu'en 1888. À cette date, le personnel spiritain se transporte à Épinal, ville plus importante. L'idée, c'était d'avoir un collège proche de l'Alsace, alors occupée par l'Allemagne.

Après le décès du P. Schwindenhammer (6 mars 1881), le P. Levavasseur lui succède pour quelques mois seulement. En août 1882, le P. Ambroise Émonet devient le quatorzième Supérieur général, jusqu'à ce que la maladie l'oblige à démissionner, en 1895. Au cours de ses années de supériorat, la congrégation prend encore en charge quelques établissements : Grand-Quevilly (Seine-Maritime) est accepté en 1882, Saint-Mauron (Nord)

54. En se développant, l'œuvre provoquera des malentendus avec l'évêque du lieu. Les spiritains quitteront alors Beauvais pour Seyssinet (Isère) ; ils y fondent, en 1889, l'Institut du Saint-Esprit. C'est là que le P. Félix Chauffour crée une nouvelle confrérie de Saint-Joseph. Le premier numéro du *Lys de Saint Joseph* y paraît en décembre 1889.

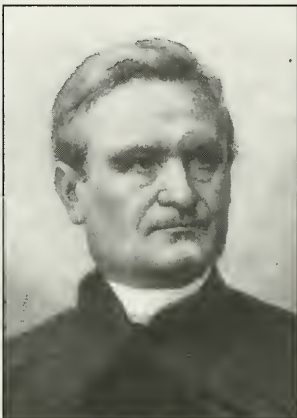
55. Cf. René MASSIOT, *Merville et son collège spiritain*, Chez l'Auteur, 43, Grand Place, 59660-Merville, 1996, 159 p. (Recension dans *Mémoire Spiritaine* n° 4, 1996/2, p. 155.)

56. Dans l'actuelle Seine-maritime.

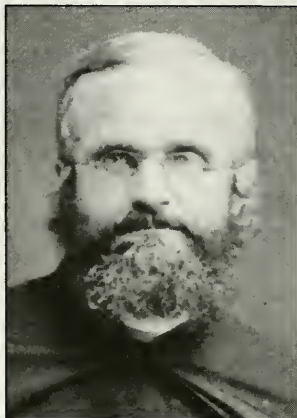
La « course au clocher » spiritaine



Prosper Augouard
(1852-1921)



Ambroise Émonet
(1828-1898)



Antoine Horner
(1827-1880)

« On peut dire qu'avec lui [le T.R.P. Ambroise Émonet, supérieur général de 1882 à 1895], la Congrégation entra dans une nouvelle phase de son existence. [...] Il fallait maintenant à la solidité ajouter l'extension : ce fut l'œuvre du T. R. P. Émonet.

Sa nomination aux fonctions de Supérieur général coïncidait avec les débuts du grand mouvement qui, à la suite de la fameuse traversée de l'Afrique par de hardis explorateurs, allait entraîner toute l'Europe à la conquête du Continent mystérieux. Le T. R. P. Émonet sut admirablement profiter de l'élan providentiel pour briser les liens qui, jusque-là, avaient enchaîné la Congrégation sur les côtes africaines ; il la lança résolument à l'assaut des régions encore inexplorées ou à peine explorées de l'intérieur.

Deux missionnaires, qui ne prétendaient alors qu'au rôle de simples soldats d'avant-garde et qui devaient gagner leurs grades sur le champ de bataille, les P.P. Le Roy et Augouard, attendaient sur deux plages opposées, l'un à Bagamoyo, l'autre à Landana, qu'un coup de clairon donnât le signal de la grande poussée en avant. Le signal fut donné : on sait quels succès ces vaillants et tous ceux qui ont marché depuis par la brèche ouverte ont su moissonner au cours de leur simple et héroïque chevauchée à travers le Continent africain. Mais il n'est que juste de le constater : c'est du Général que le mot d'ordre est parti. Aux couronnes déposées sur la tombe du chef il est permis de mêler celles qu'a su conquérir, sous ses ordres et d'après ses plans, la bravoure de ses soldats. »

P. Philippe KIEFFER
Annales Apostoliques, août 1898, p. 30.

en 1884, Douvaine et Saint-Joseph du Lac (Haute-Savoie), en 1885 (jusqu'en 1897), l'œuvre de « Gethsémani », à Carol de Baulou (Ariège) ⁵⁷. Grignon-Orly (actuel Val-de-Marne) est acquis en 1886 pour y transporter le noviciat. En 1887, les spiritains s'engagent à Castelnau-dary dans un établissement où ils obtiennent de beaux succès scolaires mais, ayant à faire face à de longs procès, ils quittent la région en 1896. De 1891 à 1896, une fondation est essayée à Drogens, en Suisse. De 1892 jusqu'à la fin du siècle, l'orphelinat d'Orgeville (Eure) est dirigé par les spiritains. Cependant, le P. Émonet, qui avait été préfet apostolique de Guyane, donne un nouvel élan à l'apostolat missionnaire spiritain, principalement dans les missions d'Afrique. Signalons aussi qu'il est le fondateur, en 1884, de la revue qui, sous le titre actuel de *Pentecôte sur le monde*, paraît encore de nos jours.

Mgr Alexandre Le Roy, devient supérieur général en 1896. Il a l'expérience de l'Afrique (au Kilimandjaro et au Gabon) et son intention est de diminuer le nombre des établissements et des œuvres où se sont engagés les spiritains en France. Il acquiert cependant, en 1898, une propriété à Pierroton, au sud de Bordeaux, pour en faire un sanatorium spiritain. Comme beaucoup d'autres, cette maison sera fermée en 1904. Le 14 novembre 1899, est achetée l'ancienne gendarmerie de Saverne ⁵⁸. C'est le P. Auguste Lorber, ancien missionnaire en Sierra Leone et en Guinée, qui en devient le premier supérieur. En septembre 1900, l'école apostolique commence avec 32 élèves. La même année, en Belgique, une école apostolique est installée à Lierre ⁵⁹. Il fallait, dans toutes les régions de France et aux alentours, chercher des vocations ⁶⁰. En 1900 toujours, le conseil général décide la création d'une procure à Marseille, en vue surtout du départ des missionnaires vers l'Afrique ou Madagascar. Enfin, en 1901, la congrégation accepte de reprendre l'œuvre fondée par le P. Abram à Misserghin. Elle intègre en même temps la plupart des Frères de Notre-Dame de l'Annonciation, dont le fameux Frère Marie-Clément Rodier, l'inventeur de la « clémentine ».

57. Les spiritains ne furent présents à « Gethsémani » qu'une année seulement (1885-1886).

58. Cette implantation en Alsace, alors rattachée à l'Allemagne, est une étape vers ce pays.

59. Pour tous ces établissements, arch. CSSp, dossiers 2G 3.1 à 2G 40.1.

60. Cette politique de développement scolaire sera suivie également dans les nouvelles provinces d'Europe, comme on le dira plus loin.

Les missions spiritaines en Afrique au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle

Malgré l'orientation de plusieurs de ces œuvres vers le recrutement de vocations spiritaines, on peut imaginer cependant les récriminations des missionnaires d'Afrique devant ces investissements et le nombre de personnes retenues en Europe ⁶¹. Les missions, pourtant, ne sont pas abandonnées, mais elles coûtent cher, en argent et en vie humaines : sur les 108 missionnaires envoyés en Afrique entre 1843 et 1862, 42 sont décédés, 37 ont été obligés de revenir dans les pays tempérés, surtout pour raison de santé. L'évangélisation progresse, mais lentement. Au fur et à mesure du développement des missions, de nouveaux vicariats apostoliques apparaissent : la Sierra Leone est confiée tout d'abord, en 1859, aux missionnaires de la société des missions africaines de Lyon (SMA). Mgr de Marion-Brésillac y vient lui-même avec quelques membres de sa nouvelle société, mais toute l'équipe meurt dans les semaines qui suivent. Les spiritains sont obligés de reprendre ce territoire, tandis que les SMA se verront octroyer par Rome la région du Dahomey (actuel Bénin), puis ce qu'on appelle maintenant la Côte d'Ivoire. Jusqu'alors les spiritains de passage vers le Gabon desservait les ports. À Grand Bassam, deux essais de mission stable ont été tentés, entre 1843 et 1852 : deux spiritains y sont enterrés. En 1863, le vicariat apostolique des Deux-Guinées est divisé en deux : Mgr Kobès est responsable de la Sénégalie ; Mgr Bessieux, du Gabon. L'évangélisation de la Guinée commence en 1875 à partir de la Sierra Leone, par deux Alsaciens, le P. Charles Gommenginger (qui partira ensuite explorer l'Afrique de l'Est) et le P. Jean Ildefonse Muller, fondateur de Boffa. De Guinée, partira le premier préfet apostolique du Bas-Niger (Nigéria actuel), le P. Joseph Lutz. La préfecture est créée un peu plus tard en 1889. Auparavant, en 1861, le conseil général décide la création d'une communauté spiritaine à Chandernagor, en Inde, dans la préfecture apostolique de Pondichéry ⁶² puis une deuxième communauté dans cette dernière ville. Les

61. En mars 1885, la congrégation du Saint-Esprit compte 706 membres profès, et 619 jeunes en formation : 17 maisons en Europe avec 135 pères et 237 frères ; 35 maisons en Afrique avec 96 pères et 62 frères ; 14 maisons dans l'Océan Indien comptant 41 pères et 13 frères ; 15 établissements en Amérique regroupant 86 pères et 36 frères.

62. BG, t. 2, p. 278-279 : décision du conseil général en date du 8 septembre 1861.

spiritains y sont surtout engagés dans des œuvres scolaires. Quand la hiérarchie est établie en Inde, en 1886, on propose aux spiritains, non seulement de garder les communautés existantes, mais de prendre en plus un champ d'action dans le Bengale. Les écoles ayant été laïcisées en 1887, le conseil général décide de retirer son personnel, au grand regret de toute la population⁶³. Le conseil voulait favoriser les missions d'Afrique centrale alors en pleine expansion. Avec le recul du temps, on peut regretter cette décision quand on pense que les Sœurs de Cluny, par exemple, ont maintenant quatre provinces en Inde.

Dans cette seconde moitié du XIX^e siècle, la mission se développe considérablement au sud de l'équateur. Mgr Bessieux continue de travailler au Gabon. Il y meurt le 30 avril 1876. Mais un missionnaire va bousculer les habitudes et, comme on dirait maintenant, « avancer au large ». Il s'agit du P. Charles Duparquet. C'est un Normand aux vues prophétiques, qui a fait son séminaire à Sées puis à Rome. Il est entré au noviciat en 1854, devient prêtre l'année suivante et est envoyé, sur sa demande, à Dakar, en 1855. Il réussit en peu de temps à faire marcher une école qui avait toujours échoué. Mais il n'est pas d'accord avec les méthodes de Mgr Kobès qui voudrait créer un poste tous les 50 km environ, sans tenir suffisamment compte de la salubrité des lieux ni de la sécurité des missionnaires, encore moins de leur nombre. La plupart des postes fondés au Sénégal, à part Dakar, doivent être assez vite abandonnés. Pour Duparquet, il vaut mieux organiser des missions importantes qui arrivent à se suffire par elles-mêmes, y développer les écoles pour créer le plus rapidement possible un clergé africain⁶⁴. D'après lui, des prêtres noirs seront seuls capables de faire face au climat. Il voudrait surtout qu'on ne demeure pas uniquement dans les régions islamisées d'Afrique de l'Ouest mais qu'on cherche plus loin, là où il peut y avoir des populations plus ouvertes à l'évangile.

Envoyé au Gabon où il arrive à Noël 1856, il y lance avec succès une nouvelle école secondaire. Ses idées assez révolutionnaires ne plaisent pas à tout le monde : il est renvoyé en France, en 1857, ce qui lui permet de refaire sa santé. À Saint-Ilan, puis à Langonnet, il enseigne mais, en même temps, il se documente très sérieusement sur le Congo et l'Angola. Il est persuadé qu'on peut reprendre l'évangélisation des missions portugaises. Le Supérieur

63. BG, t. 14, p. 740-749.

64. Sur ce dernier point, Mgr Kobès et lui sont bien d'accord.

Bagamoyo, terre d'Histoire

En 1868, des spiritains alsaciens ouvrent la première mission en Afrique de l'Est, à Bagamoyo, sur l'océan Indien. Les Filles de Marie, missionnaires de l'île de la Réunion, les rejoignent. L'esclavage en est au comble de l'horreur : chaque année, au cours du XIX^e siècle, 50 000 esclaves entassés, dans d'étroits voiliers arabes quittent l'Afrique à Bagamoyo pour le marché de Zanzibar. Les spiritains en rachètent des milliers et les accueillent dans le « village chrétien de la liberté » qui ne cesse de croître.

Des spiritains allemands puis néerlandais prennent le relais. Ils construisent la première église en 1872 (il n'en, reste que le clocher), la maison des spiritains en 1873 (aujourd'hui propriété du gouvernement), la maison des Sœurs en 1876 (devenue musée paroissial). En 1872, des esclaves libérés par les spiritains bâtissent en reconnaissance pour leur libération une chapelle mariale derrière le cimetière. Du 24 au 25 février 1874, 700 esclaves libérés y firent une veillée de prière autour du corps du Dr David Livingstone, le grand explorateur.

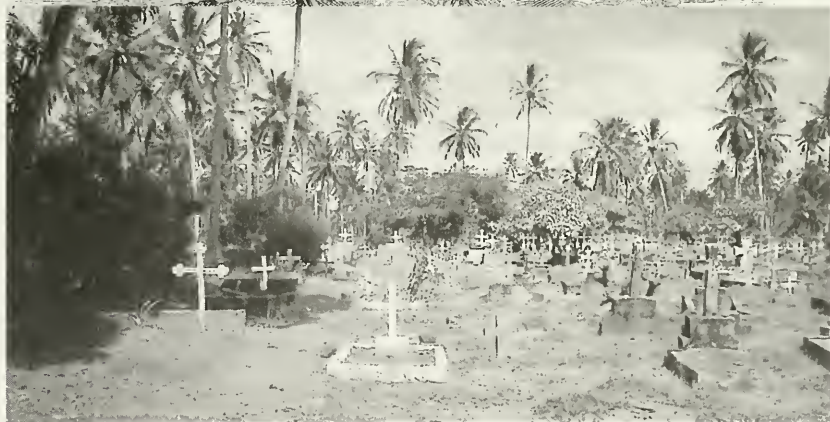
Une réhabilitation sérieuse de tous les édifices historiques vient de se terminer grâce à l'aide de la France, de l'Allemagne et des Pays-Bas. La « société allemande de Lourdes » a payé la rénovation de la chapelle mariale élevée en 1998 au rang de pèlerinage national par la Conférence épiscopale.

Les Provinces spiritaines d'Allemagne, de France et des Pays-Bas ont restauré le cimetière historique où reposent 27 spiritains et 20 Filles de Marie, décédés très jeunes, entre 1870 et 1930, presque tous du paludisme. L'hommage qui leur est rendu rejaillit sur leurs parents et amis qui les ont laissés partir pour l'Afrique en sachant qu'ils ne les reverraient plus. Ces tombes parlent ainsi à tous de la conscience missionnaire qui a habité les fondateurs de l'Église en Afrique de l'Est.

Le gouvernement allemand a réhabilité et agrandi le musée d'Histoire religieuse du P. Frits Versteijnen. Johannes Henschel, responsable de la pastorale du tourisme, reçoit à Bagamoyo des visiteurs du monde entier : 3 695 en 1998, 9 211 en 2000 et 17 329 en 2001, tous étonnés du passé de ce lieu.

Valentine Bayo, spiritain tanzanien, curé de Bagamoyo, s'est vu remettre solennellement la clé du clocher rénové de l'église-mère de toutes les églises de l'Afrique de l'Est.

Johannes Henschel, Valentine Bayo, cssp
Pentecôte sur le monde, n° 803, mai-juin 2002



La tombe du missionnaire au Zanguebar

*En haut, version romantique dans *Les Missions catholiques* du 5 août 1887, d'après un dessin du père Alexandre Le Roy cssp, gravé par CANEDI.*

En bas, état actuel du cimetière des missionnaires à Bagamoyo (Tanzanie), d'après une photographie prise par Annie Bart, à la mi-avril 2000.

général le renvoie au Gabon en 1862. Pas pour longtemps. En avril 1863, il est à nouveau congédié, revient enseigner à Langonnet, continue ses recherches sur l'ancien Congo portugais et, finalement, obtient gain de cause : le P. Schwindenhammer le charge de faire un rapport à Rome au sujet de la reprise de cette ancienne mission laissée par les capucins depuis une trentaine d'années.

En septembre 1865, la préfecture apostolique du Congo est effectivement confiée aux spiritains. Le P. Schwindenhammer prend le titre de préfet apostolique⁶⁵ et nomme le P. Joseph Poussot, vice-préfet. Le P. Duparquet, lui, continue sur Mossamédès, en Angola, où il voudrait créer un séminaire. Les premiers missionnaires (le P. Poussot et le P. Espitallié) sont assez mal accueillis en Angola et restent bloqués sur la côte, à Ambriz. À l'assemblée portugaise des Cortès, où l'on revendique le « droit de patronage », le gouvernement se fait interpellé sur cette présence de missionnaires français en territoire portugais. Duparquet se rend alors à Lisbonne, s'y fait des amis en haut lieu et, avec leur appui, repart en Angola. Commence alors son premier voyage d'exploration vers l'intérieur de l'Afrique. Devant l'opposition du gouverneur local, Duparquet part pour le Portugal en mai 1867, rencontre les ministres et fait approuver son projet de séminaire-collège, mais à condition d'avoir des professeurs portugais. Il obtient alors de créer, au Portugal, une maison de formation à Santarem, rassemble des postulants, est rejoint par le P. Hippolyte Carrie (le futur vicaire apostolique de Loango), puis, en 1868, par le P. Joseph Eigenmann. Après un intermède à Gibraltar, la maison est établie à Braga, en 1872. Duparquet est ainsi à l'origine de la province spiritaine du Portugal. Lui-même est alors envoyé à Zanzibar en 1870. Cette préfecture apostolique était due à l'initiative de Mgr Maupoint (évêque de Saint-Denis à la Réunion) qui y avait, en 1860, envoyé trois prêtres, dont l'abbé Fava⁶⁶. Dès 1862, on fait appel aux spiritains. Après la mort de Mgr Maupoint, la préfecture leur est pleinement confiée, avec le P. Antoine Horner comme vice-préfet, en 1872. Le P. Duparquet ne s'entend pas trop avec le P. Horner et fait toujours des

65. Ce sera le cas pour plusieurs circonscriptions ; sur place, le responsable est « vice-préfet ».

66. Né le 10 février 1826 dans le Pas-de-Calais, il deviendra vicaire apostolique de la Martinique le 25 janvier 1871, puis évêque de Grenoble en 1875. Il restera toujours ami des spiritains.

plans pour le Congo, où la première tentative d'évangélisation s'est terminée par un échec.

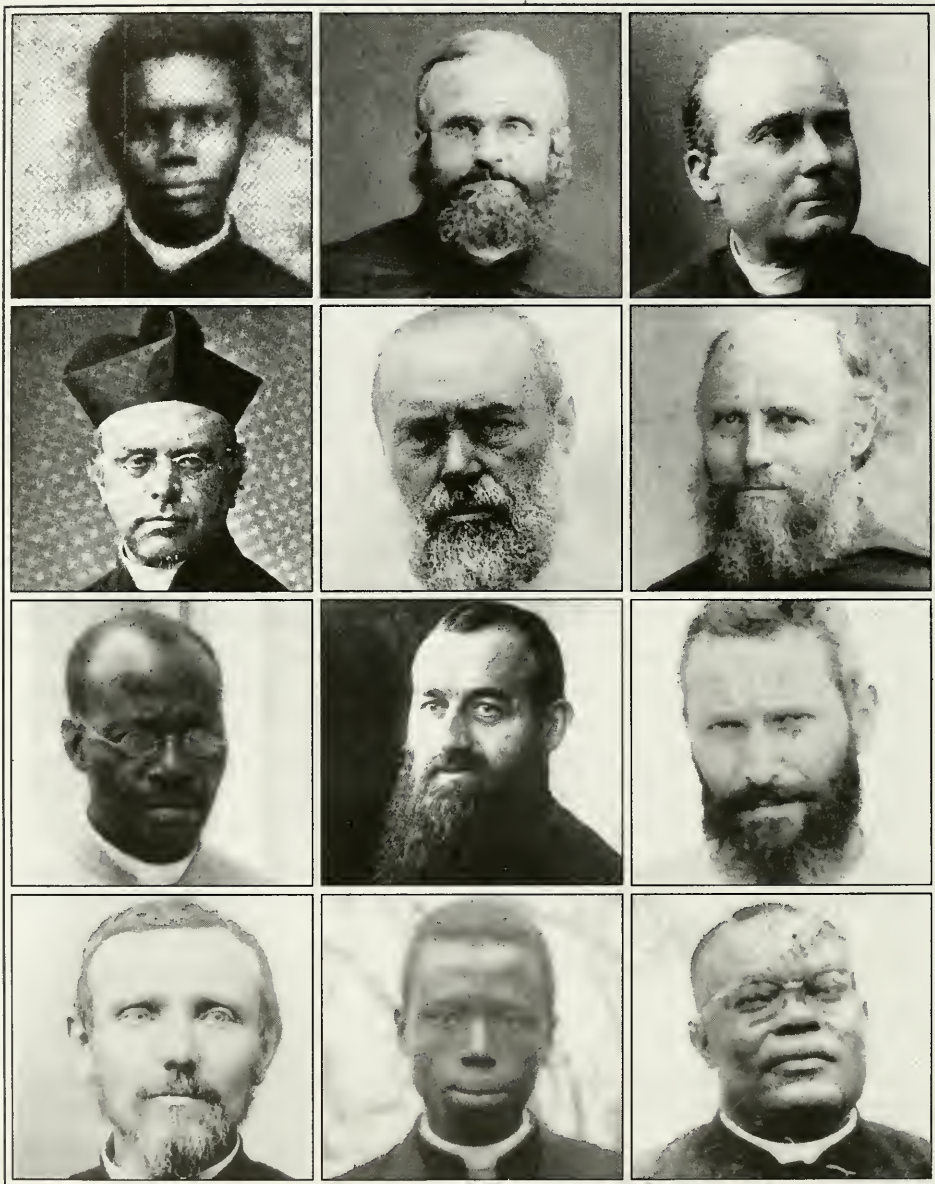
En juin 1873, il devient vice-préfet de Landana (dans l'enclave de Cabinda), organise la mission, ouvre des écoles, fait venir un médecin pour lutter contre les maladies tropicales. Il plante à outrance au point que la préfecture se suffit à elle-même : arriver à l'autosuffisance est l'un de ses principes. En même temps, il demande au P. Carrie de composer en langue « fiote » un catéchisme et un vocabulaire, qui sont imprimés sur place. Il reprend les anciennes missions le long de l'estuaire du Congo : Saint-Antoine, Boma, Nemlao, malgré le climat de tension de l'époque, puisque les pays européens cherchent à se placer le mieux possible en vue du « partage » de l'Afrique. La préfecture une fois bien organisée, le P. Duparquet la laisse aux mains du P. Carrie en 1877 ⁶⁷ et reprend ses voyages plus au sud. Il remonte à partir du Cap, devient vice-préfet d'une circonscription à créer quelque part en Afrique australe : cela donnera naissance à la Cimbébasie et à différentes missions en Angola. Il continue cependant à suivre les affaires du Congo et obtiendra de Rome la création, en 1890, du vicariat apostolique de Brazzaville (qui va jusqu'en Oubangui) confié à Mgr Prosper Augouard. Cela suscite la colère de Mgr Lavigerie qui s'était fait octroyer la juridiction sur tout l'intérieur de l'Afrique ⁶⁸, mais le Congo et, par la suite, l'Oubangui, restent confiés à la congrégation du Saint-Esprit. Avec le congrès de Berlin en 1885, le nationalisme prend le dessus et les missionnaires français devront quitter la région de l'embouchure du Congo qui fera partie de l'*État libre du Congo*.

En vingt-cinq ans, par son activité, ses directives, ses relations, sa diplomatie, le P. Duparquet a ouvert à l'évangélisation d'immenses contrées au sud de l'équateur ⁶⁹.

67. En 1886, sera créé le vicariat apostolique de Loango avec Mgr Hippolyte Carrie comme titulaire. Les spiritains continuent cependant leur travail dans la préfecture de Landana-Cabinda.

68. Cf. deux articles de Henri KOREN et Henri LITTNER : « Le cardinal Lavigerie et les missions spiritaines au cœur de l'Afrique », *Mémoire Spiritaine* n° 8, 1998/2, p. 30-49 ; « Le cardinal Lavigerie, le Père Duparquet et les missions du Congo », *Mémoire Spiritaine*, n° 11, 2000/1, p. 73-85.

69. Une bonne notice biographique du P. Duparquet — avec quelques erreurs de dates — se trouve dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, fascicule 82, Letouzey, Paris, 1960, colonnes 1122 à 1129.



De g. à dr. et de haut en bas : 1. Guillaume JOUGA (1841-1875) ; 2. Antoine HORNER (1827-1880) ; 3. Charles DUPARQUET (1830-1888) ; 4. Jules LEMAN (1826-1880) ; 5. Mgr Hippolyte CARRIE (1842-1904) ; 6. Armand ACKER (1848-1923) ; 7. Luis BARROS da SILVA (1868-1931) ; 8. Mgr François-Xavier VOGT (1870-1943) ; 9. Mgr Joseph SHANAHAN (1871-1943) ; 10. Émile CALLEWAERT (1856-1938) ; 11. Joseph FAYE (1905-1987) ; 12. Étienne NKODO (1911-1983).

Création de « provinces » spiritaines en Europe et en Amérique

L'extension de la congrégation se fait aussi en Europe. Dès 1841, le P. Libermann pensait à une maison à Strasbourg qui pourrait rayonner aussi sur l'Allemagne. À son insu, M. de Brandt, un de ses anciens novices de Rennes, a fait des démarches auprès de l'évêque d'Amiens dont il est le secrétaire : l'évêque est prêt à l'ordonner et une maison est trouvée à La Neuville, près d'Amiens, pour la congrégation naissante. Le P. Libermann accepte et par le fait même renonce à l'Allemagne, mais il écrit : « Cela me fait mal au cœur ⁷⁰. »

La province d'Allemagne se développera plus tard, grâce au P. Amand Acker. Avant lui, dès novembre 1863, le P. Schwindenhammer avait accepté la direction d'une maison de retraite pour prêtres âgés, à Kaiserswerth, ce qui permettait une implantation en Allemagne ⁷¹. En 1864, deux autres communautés sont fondées, à Marienthal et Marienstadt et le P. Joseph Strub, revenu de Dakar, devient vice-provincial d'Allemagne ⁷². Trois implantations en deux ans, cela augurait bien de l'avenir. Mais elles ne résisteront pas au « Kulturkampf » de Bismark, surtout aux lois de mai 1873-1875. Les spiritains, assimilés aux jésuites, doivent quitter le pays. Il faudra attendre 1895 pour que le P. Acker s'installe à Knechtsteden ⁷³.

Au moment où tout est compromis en Allemagne, tout se consolide au Portugal. Le P. Duparquet avait donné la première impulsion ; le P. Eigenmann développe les lieux de formation : Braga en 1872, Porto en 1886, Cintra la même année. En 1887, le Portugal devient vice-province.

Mais la première fondation en dehors de la France est celle de Blanchardstown ⁷⁴, en Irlande, où les spiritains ouvrent un petit scolasticat en 1859. C'est le P. Jules Leman qui en est chargé, aidé par le P. Jérôme Schwindenhammer. On pense que ce pays très chrétien donnera beaucoup de vocations. Effectivement, dès l'année suivante, il faut transférer la communauté à Blackrock et ajouter un collège au scolasticat ⁷⁵. En 1864, le conseil général

70. Libermann à Schwindenhammer, La Neuville, 9 mai 1842, *ND*, t. 3, p. 192. Voir aussi, dans le même tome, p. 64-65, la lettre du 10 décembre 1841.

71. *BG*, t. 4, p. 75-78

72. *BG*, t. 4, p. 222 : décision du conseil général du 29 septembre 1864.

73. Cf. Josef-Theodor RATH, « Le retour des spiritains en Allemagne », *Mémoire Spiritaine*, n° 1, 1995/1, p. 83-105.

74. *BG*, t. 2, p. 8.

75. H. KOREN, *op. cit.*, p. 317. Cf. Seán FARRAGHER, « Le Père Jules Leman et la fondation du collège de Blackrock en Irlande », *Mémoire Spiritaine*, n° 5, 1997/1, p. 37-62.

accepte la création à Rockwell, d'un séminaire et d'une nouvelle communauté. Une autre implantation se fera à Rathmines, dans la banlieue de Dublin, en 1890.

Aux États-Unis, quelques contacts avaient été établis dès le XVIII^e siècle, par les Acadiens. Au moment de la Révolution française, plusieurs prêtres chassés de Guyane viennent s'établir, vers 1795, à Baltimore et dans le New-Jersey ⁷⁶. Une demande officielle est faite en 1841 par l'archevêque de Cincinnati. Après la fusion, de nombreuses propositions parviennent au conseil général.

L'expulsion des spiritains d'Allemagne donne au P. Schwindenhammer la possibilité de répondre aux appels, à partir de 1873. La vice-province des États-Unis est érigée dès 1875, avec, à sa tête, le P. Strub. Après plusieurs essais plus ou moins heureux, les spiritains fondent à Pittsburg, en 1878, un collège qui deviendra, en 1911, l'université Duquesne ⁷⁷.

De 1885 à 1897, la congrégation assure la direction du petit séminaire Sainte-Marie de Belem, au Brésil, nouveau champ d'action qui va prendre bientôt de l'extension, avec la fondation de plusieurs missions et, en 1910, sous Mgr Leroy, la création de la préfecture apostolique de Tefe, en Amazonie. Un essai, tenté au Pérou, avec le collège de Lima, restera sans lendemain ⁷⁸.

Ainsi, le P. Émonet, Supérieur général de 1882 à 1895, poursuit la politique de ses prédécesseurs. Mais « il se montra très libéral pour déléguer son autorité. Il doubla presque le personnel dans les missions et le tripla même en Afrique [...] ⁷⁹ »

Le généralat de Mgr Alexandre Le Roy (1854-1938)

Le développement à l'extérieur de la France continuera sous la direction de Mgr Alexandre Leroy, Supérieur général de 1896 à 1926 ⁸⁰. Les

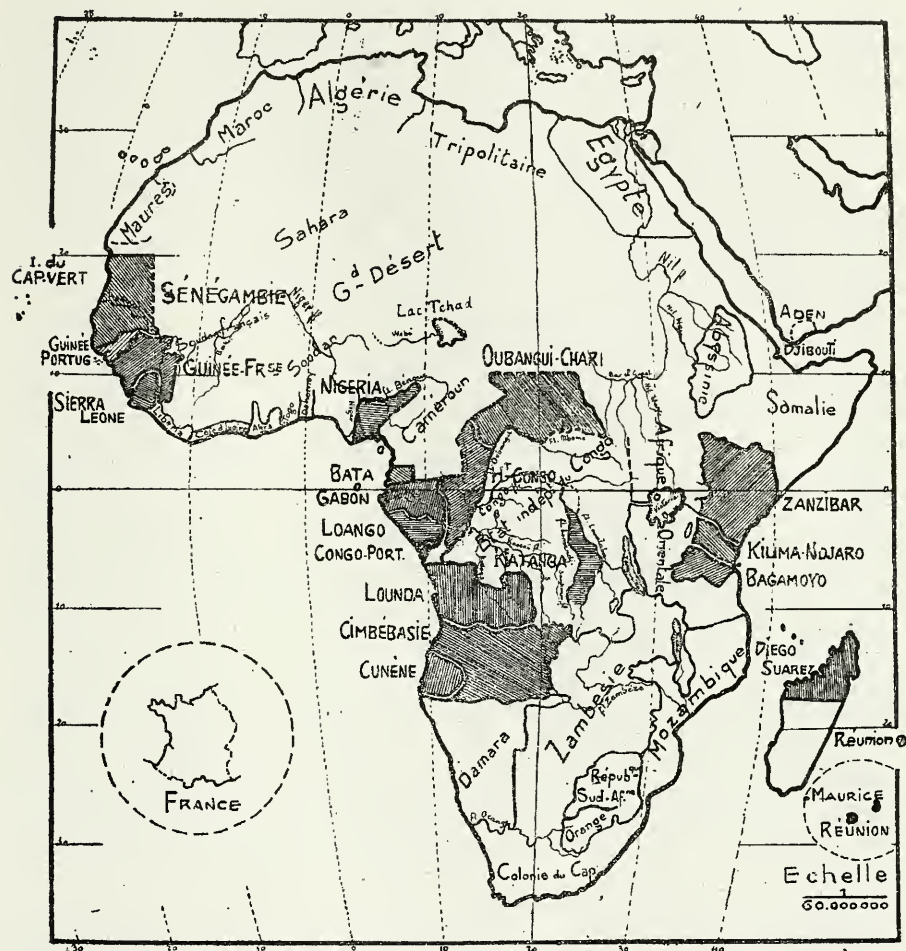
76. H. KOREN, *op. cit.*, p. 331 s. et du même, *The Serpent and the Dove. A History of the Congregation of the Holy Ghost in the United States, 1794-1984*, Pittsburgh, PA, Spiritus Press, 1985. *Informations spiritaines*, n° 128, septembre-octobre 1999.

77. Où s'est tenu, en 2001, du 24 juin au 7 juillet, le conseil général élargi de la congrégation.

78. Le collège, ouvert en 1892, sera supprimé en 1897 (BG, t. 19, p. 44).

79. H. KOREN, *op. cit.*, p. 357.

80. Bernard DUCOL, « Mgr Alexandre Le Roy », *Histoire du Christianisme magazine*, n° 7, mai 2001, p. 124-129. Cf. deux numéros thématiques de *Mémoire Spiritaine* dans lesquels



Missions d'Afrique de la congrégation du Saint-Esprit.

Situation avant que la fin de la première guerre mondiale n'entraîne le passage du Cameroun des missionnaires pallottins allemands aux missionnaires spiritains français.

Carte du P. J.-B. BARREAU parue en quatrième de couverture du numéro de janvier-février 1924 des *Annales Apostoliques des PP. du Saint-Esprit*.

événements le favoriseront. Déjà, en fin XIX^e siècle, la France avait connu des poussées de fièvre anticléricale. Celle-ci devient virulente au tournant du siècle. En 1901, le Gouvernement français prépare une loi sur les associations et les congrégations. Le 14 février, le Conseil d'État émet l'avis « que l'Association du Saint-Esprit a cessé d'exister, et que celle des Missionnaires du Saint Cœur de Marie, qui a pris son nom, n'est pas une Congrégation religieuse légalement autorisée ⁸¹. » Moments d'angoisse. Mgr Leroy se met alors à étudier les sources, avec l'aide du P. Barillec, son archiviste. Il découvre qu'il connaissait mal l'histoire de sa congrégation ; les textes sont formels : la société du Saint-Cœur de Marie a cessé d'exister au moment de l'union avec la congrégation du Saint-Esprit. Il écrit alors un mémoire de trente pages adressé au ministère des colonies qui transmet au Conseil d'État. Celui-ci, chose inouïe, revient sur sa décision précédente, sans doute après une intervention de Waldeck-Rousseau, le premier ministre, qui comprenait l'importance de la congrégation dans les colonies. Le 1^{er} août, le Conseil d'État est d'avis « que l'Association du Saint-Esprit peut être considérée comme une Congrégation religieuse légalement autorisée ⁸². » Cela sauvegardait l'essentiel. Mais l'interdiction d'enseigner faite aux religieux va entraîner la perte de la plupart de nos écoles en France. Pour en sauver certaines, s'il ne se trouve pas de prêtres diocésains pour assurer la suite, un certain nombre de pères et de frères accepteront d'être sécularisés ⁸⁴. Épinal, Beauvais, Merville, Mesnières, Pierroton, Saint-Ilan, Cellule, Orly, Misserghin, Seyssinet, Saint-Michel en Priziac sont abandonnés par la force des choses ⁸⁵. Nous restent en France : la Maison mère, Chevilly où se regroupent noviciat et scolasticat, Langonnet comme maison de retraite et les deux procures de Bordeaux et de Marseille. Les enfants de Merville et de

Mgr Le Roy est présent dans plusieurs articles : « Du mont Kilimandjaro au fleuve Congo », n° 11 (2000/1) et « Approches des cultures africaines de Mgr Le Roy à aujourd'hui », n° 12 (2002/2).

81. NDH, p. 97

82. NDH, p. 101. Michel LEGRAIN, CSSp, *Une union de congrégations au XIX^e siècle : le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie*, Thèse présentée et soutenue le 26 mai 1965, p. 209-213 (SL A.3.1), éditée pour l'essentiel dans les trois articles de *Mémoire Spiritaine* cités à la note 40. Henri GORÉ, *Un grand missionnaire, Mgr Alexandre Le Roy*, Paris, 1952, 278 p., p. 151-167.

83. La loi du 7 juillet 1904 qui interdit toute forme d'enseignement aux « congréganistes » en France, sera étendue aux « colonies », ce qui obligera les Frères de Ploërmel de quitter Saint-Louis et Conakry...

84. C'est-à-dire, pour les prêtres, de devenir membres du clergé diocésain.

85. NDH, p. 102.

Cellule sont alors transportés à Suse en Italie et à Gentinnes en Belgique. Neufgrange (en zone allemande à l'époque) devient noviciat en 1904. Fribourg est ouvert en Suisse, la même année, et Saint-Alexandre, au Canada, en 1905.

La guerre 1914-1918 permettra une réconciliation des Français et, dans les années qui suivent, est tolérée l'ouverture d'écoles apostoliques. Pour sa part, le P. Daniel Brottier ⁸⁶, aumônier militaire pendant la guerre, a contribué à cette évolution, en créant le mouvement des « Anciens Combattants » avec un très grand nombre d'adhérents, sous la devise *Unis comme au front*. Quand, en 1923, l'archevêché de Paris demande à la congrégation du Saint-Esprit de prendre en charge l'œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil ⁸⁷, Mgr Leroy confie cette tâche au P. Brottier et celui-ci saura en assurer le développement et l'avenir. Mgr Le Roy est alors une « personnalité » en France, aussi bien aux yeux de l'Église de France que sur le plan scientifique où ses connaissances en ethnographie, botanique, géographie sont reconnues dans les milieux spécialisés.

La période Le Roy connut d'autres épreuves encore : l'éruption du Mont Pelé, à la Martinique, fait disparaître, en 1902, 14 Spiritains. Au Portugal, la révolution de 1910 provoque la fermeture momentanée des maisons spiritaines et l'expulsion de tous les étrangers. De 1914 à 1918, 124 spiritains laisseront leur vie, au cours de la première guerre mondiale. Le naufrage de l'*Afrique*, le 12 janvier 1920, provoque la mort de Mgr Hyacinthe Jalabert (vicaire apostolique de Dakar) et des 18 confrères qui l'accompagnaient ⁸⁸. En Afrique, bien des postes ont dû être fermés pendant la première guerre mondiale. L'évangélisation en sera parfois compromise, par exemple, dans les pays où l'Islam gagne rapidement du terrain.

Il y a cependant des moments plus heureux, en particulier la reconnaissance de l'héroïcité des vertus du P. Libermann qui lui donne le titre de « vénérable », le 19 juin 1910. De même, les provinces se développent : celle de Pologne naît à partir des spiritains polonais d'Amérique. Elle

86. La biographie la plus récente du P. Brottier : Alphonse GILBERT, *En confiance*, Paris, Éditions Les Arcades d'Auteuil, 1990, 597 p. Sur l'histoire de l'Œuvre d'Auteuil, voir : Mathias GARDET, Alain VILBROD, *Les Orphelins apprentis d'Auteuil. Histoire d'une œuvre*, Paris, Belin, 2000, 304 p.

87. Œuvre fondée en 1866 par l'abbé Roussel

88. C'est en apprenant cela qu'un catéchiste de Popouguine, au Sénégal, donne à son enfant le prénom d'Hyacinthe. Cet enfant deviendra le cardinal Thiandoum.

commence petitement en 1922 et devient vice-province en 1926. Le Portugal renaît en 1919. L'Irlande continue de se développer. En 1911, un ancien élève des spiritains, de Valera, conduit le pays à l'indépendance. La première fondation aux Pays-Bas date de 1904. Après une période d'union avec la Belgique, la province de Hollande sera érigée le 25 juin 1931. La Belgique a beaucoup souffert de la guerre, mais les fondations reprennent après 1921. Gentinnes, Lierre, qui, à leurs débuts, dépendaient de la France, passent à la nouvelle province. Canada, Suisse, Allemagne, États-Unis grandissent et envoient du personnel dans les missions. Au Cameroun, les spiritains remplacent les pallotins allemands chassés par la guerre, et bientôt, ce sera « l'explosion catéchuménale ». Mgr Joseph Shanahan (originaire d'Irlande), au Nigeria, mériterait aussi une mention spéciale ⁸⁹.

Entre les deux guerres et jusqu'à nos jours

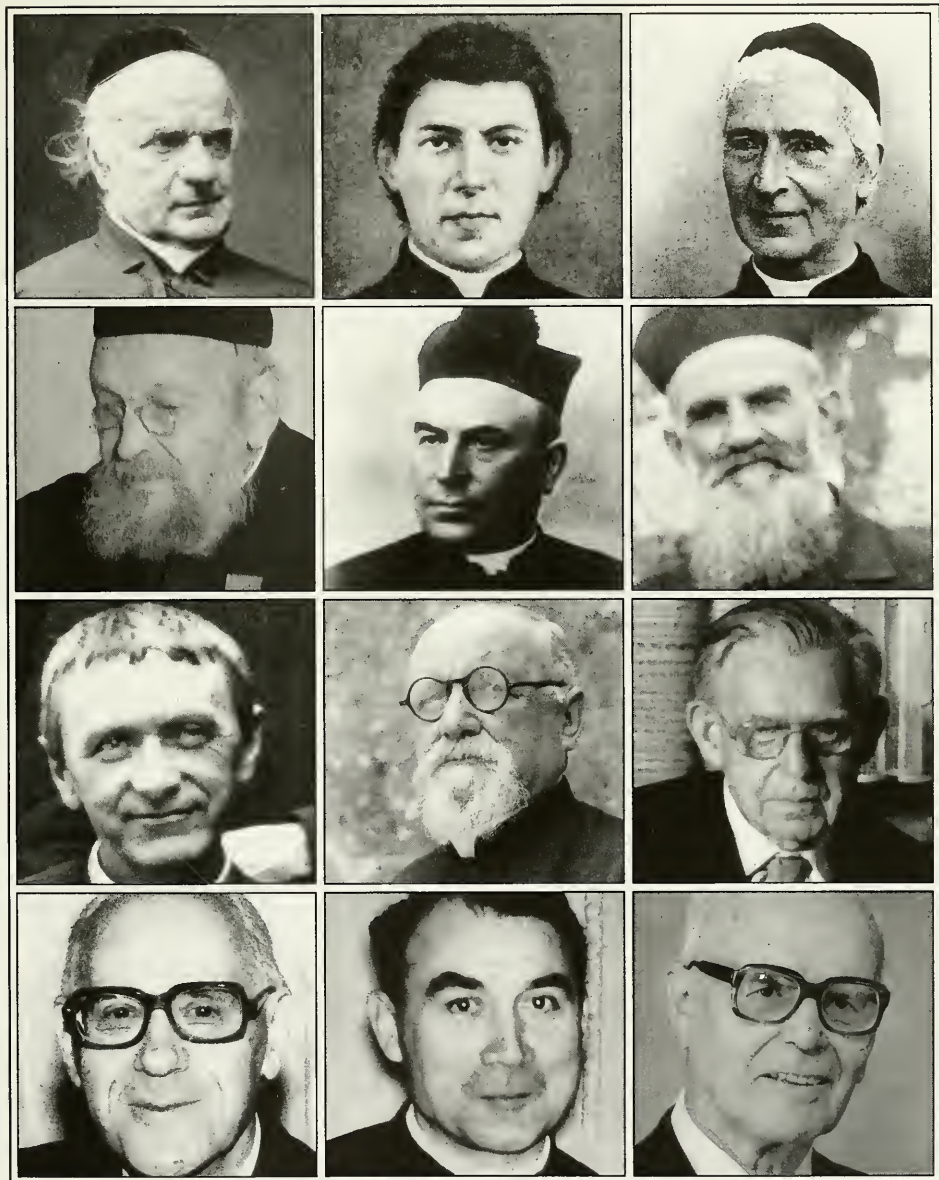
La période d'entre les deux guerres, au temps de Mgr Louis Le Hunsec ⁹⁰, voit se développer considérablement les différentes missions, avec tout leur appareil scolaire et sanitaire. Le développement économique et humain est déjà une préoccupation constante, mais le clergé africain est encore peu nombreux. Il semble aussi que cette période, qui a vu augmenter la collaboration entre l'administration et les missionnaires (mais c'est très variable suivant les lieux et les personnes en poste), a vu croître aussi l'esprit colonial (et, pour certains, colonialiste). Il faudra attendre 1954 pour que le P. Joseph Michel ose parler du *devoir de décolonisation* ⁹¹. Vers les années 1950-1960, le développement des missions permet cependant, à travers toute l'Afrique, la création d'Églises locales, avec, assez vite, une hiérarchie autochtone. Le rôle des congrégations missionnaires en est évidemment complètement modifié : elles ne sont plus les premières responsables de la mission ⁹².

89. Cf. Luke MBEFO, « Mgr Joseph Shanahan (1871-1943). Un missionnaire qui aimait les Africains », *Mémoire Spiritaine*, n° 3, 1996/1, p. 74-93.

90. Mgr Le Roy a démissionné, pour raison de santé, en 1926. Son successeur, Mgr Le Hunsec, sera Supérieur général jusqu'en 1950.

91. La plus grande partie du numéro 4 de *Mémoire Spiritaine*, 1996/2, a été consacrée à « Joseph Michel (1912-1996), historien spiritain ». Son célèbre texte sur *Le devoir de décolonisation* y est republié, avec introduction et présentation, p. 131-154.

92. La création en 1955 d'archevêchés et d'évêchés, à la place de vicariats apostoliques, est, pour les congrégations missionnaires, une date plus décisive que celle des indépendances politiques.



De g. à dr. et de haut en bas : **1.** Mathurin GAUTHIER (1803-1869) ; **2.** Louis-Marie BARAZER de LANNURIEN (1823-1854) ; **3.** François DELAPLACE (1825-1911) ; **5.** Charles SACLEUX (1856-1943) ; **5.** Henri LE FLOC'H (1862-1950) ; **6.** Victor LITHARD (1873-1944) ; **7.** Adolphe CABON (1873-1961) ; **8.** Maurice BRIAULT (1874-1953) ; **9.** Josef-Theodor RATH (1900-1993) ; **10.** Bernard NOËL (1916-1987) ; **11.** Joseph MICHEL (1912-1996) ; **12.** Henry J. KOREN (1912-2002).

Pour la congrégation, les deux supérieurs du P. Francis Griffin et de Mgr Marcel Lefebvre correspondent à une crise intérieure : les supérieurs ont le pied sur les freins. Il semble que ce soit une réaction de peur devant les grandes mutations qui commencent, sur le plan social comme ecclésial, surtout à partir de l'ouverture du Concile Vatican II. Cela se voit à travers la correspondance officielle. Autre tournant important : le transfert de la maison généralice à Rome est décidé par le chapitre général de 1962. Le risque était de faire perdre à la congrégation sa situation légale en France. Plusieurs années de tractations sont nécessaires pour aboutir à la reconnaissance légale de la *Province de France autonome* ⁹³.

Quelques coups durs surviennent encore en Afrique : le drame de Kongolo (Zaïre), le 1er janvier 1962 ; la crise du Biafra ⁹⁴, à partir de 1966-1967 ; l'expulsion de tous les missionnaires (sœurs, frères, pères) de Guinée Conakry fin mai 1967. Et jusqu'à maintenant, dans un pays ou dans un autre, les missionnaires peuvent être appelés à connaître des situations dangereuses et même à donner leur vie.

Élu Supérieur général en 1968, le P. Joseph Lécuyer redonne une visée théologique à l'institut. Deux chapitres successifs, en 1968 et 1969, travaillent à « l'aggiornamento » de la congrégation, selon les principes de Vatican II. Son successeur, le P. Franz Timmermans inaugure un gouvernement plus décentralisé. Cette décentralisation avait déjà commencé en fait, pendant la deuxième guerre mondiale, par la force des choses : le Supérieur général, Mgr Le Hunsec, habitant Paris dans la zone occupée, avait délégué beaucoup de pouvoirs aux supérieurs provinciaux et principaux d'Europe, d'Afrique et d'Amérique ⁹⁵. Le chapitre de 1986 élit le P. Pierre Haas comme Supérieur général et met au point la nouvelle *Règle de vie* que Rome approuve le 7 juin 1987. L'actuel Supérieur général est le P. Pierre Schouwer, élu en 1992.

93. J. ERNOULT, *op. cit.*, p. 226 : JO, 102^e année, n° 58, 9-10 mars 1970.

94. Cette guerre civile qui entraîne l'expulsion des missionnaires irlandais, a cependant un double effet positif : leur départ provoque un sursaut des Nigériens dont les vocations vont se développer rapidement et, d'autre part, un certain nombre de missionnaires expulsés vont travailler au Ghana et donner naissance à une nouvelle circonscription spiritaine, devenue maintenant la province de l'Afrique de l'Ouest anglophone.

95. Avant la Deuxième Guerre mondiale, déjà, le provincial spiritain d'Allemagne était nommé directement par la Propagande de Rome : le gouvernement allemand n'aurait pas admis une nomination venant de France...

Au chapitre général d'Itaïci (Brésil), en 1992, est décidée une plus grande ouverture missionnaire vers d'autres continents que l'Afrique. Celle-ci existait déjà : la mission en Australie date du P. Libermann, même si ce premier essai fut un échec ; mais il se fait un progressif élargissement de notre horizon : Pakistan, Philippines, Taïwan et retour en Australie. L'avenir de la mission est sans doute en Asie. Récemment, en Europe, une première paroisse italienne a été confiée à la congrégation dans la banlieue de Rome. Les essais précédents avaient tous échoué.

Il faudrait dire un mot également de toutes les congrégations religieuses féminines fondées par les spiritains. Ne citons que les premières : les Filles de Marie, créées à la Réunion en 1849 par le P. Levavasseur ; les Filles du Saint-Cœur de Marie, voulues par Mgr Kobès à Dakar, en 1858 ; les Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie, lancées à Paris par le P. Jean-Baptiste Delaplace, en 1860 ; les Petites Sœurs de Notre-Dame de Guinée, nées sous la protection de Mgr Raymond Lerouge, en 1919... Évidemment, personne n'oublie le rôle de Mgr Leroy auprès des spiritaines...

De nos jours, les vocations spiritaines naissent nombreuses dans les anciens pays de première évangélisation. D'où la politique des fondations qui donnent naissance, peu à peu, à de nouvelles provinces. Les anciennes provinces, en butte à la crise des vocations, ont cependant assez de ressources pour les aider dans leurs premiers pas et leur permettre de prendre en main la mission. Mais si l'on veut être honnête, il ne faut pas se résigner à l'absence de vocations missionnaires en Europe, de même qu'il est nécessaire de maintenir l'option vers l'étranger. Bien sûr, le P. Libermann, déjà, donnait des aumôniers aux œuvres sociales de M. Germainville, il s'occupait des petits Savoyards de Paris, soutenait l'œuvre des militaires. Son successeur acceptera des orphelinats un peu partout, en France et dans les îles. Mais pour le P. Libermann, l'essentiel des forces devait partir en Afrique, aux Antilles, en Australie, en Amérique ; il ne faudra pas l'oublier. Les grands anniversaires que nous vivons nous donnent l'occasion de retrouver nos sources pour un nouvel avenir, sans doute différent : la congrégation, on l'a vu, a connu bien des épreuves et bien des changements en 300 ans.